

141
GASTON VUILLIER

LA SICILE

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

ILLUSTRÉES PAR L'AUTEUR



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Droits de propriété et de traduction réservés

J'observais des conciliabules; on y parlait peu des lèvres, mais beaucoup par gestes furtifs. Nous reviendrons sur ce langage particulier aux Siciliens.

Un jeune homme de Palerme m'accompagnait quelquefois au marché; je le poussais du coude lorsque j'apercevais des types caractéristiques :

Questo è un Napolitano, me disait-il. Celui dont il parlait n'avait sûrement rien du Sicilien. *Questo è il vero mafioso*.... C'était alors, près de nous, un gaillard à l'air glorieux, maigre d'ordinaire, rasé de frais, les roulaquettes aux tempes, une petite casquette rouge rayée de bleu posée crânement de côté; un foulard rouge était noué négligemment autour de son cou, une ceinture pourpre à rayures blanches entourait sa taille par-dessus son gilet, sa veste était courte et étriquée. Le pantalon était invraisemblable: collant aux hanches, il serrait les genoux et s'évasait en descendant jusqu'aux pieds, qu'il cachait presque.

« Votre *mafioso* m'a tout l'air d'un sacripant, dis-je à mon compagnon; je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois.

— Eh bien, vous êtes dans l'erreur : le *mafioso* pur sang, et celui-ci en est un, n'est ni un traître ni un assassin, bien au contraire; il provoquera un adversaire, mais ne se battra avec lui que s'il est armé. Il est imbu des étranges sentiments chevaleresques de sa classe; il ne tuera jamais un ennemi par trahison et il le volera encore moins. C'est un être fort curieux; il aime vaincre des difficultés, surmonter des obstacles; il recherche les amours violentes et tragiques. Lorsque, las des aventures, ce don Juan se décide à prendre femme, il faut qu'il s'en empare par le rapt; le mariage banal lui paraît insipide. Un beau soir, au bruit de la mousqueterie, dans un pays qui en est tout bouleversé, il emportera quelque chaste créature dans une voiture qui fuira au triple galop. C'est, en somme, un aventurier de cape et d'épée, un héros de roman qui continue en plein XIX^e siècle les exploits des mousquetaires d'Alexandre Dumas. Les galères l'attendent, mais il ne sera jamais guéri, car il a la passion des aventures chevaleresques, en désaccord avec nos lois. »



PETIT VENDEUR.



VENDREUR D'ŒUF.

En écoutant ce jeune homme, je pensais que les traditions de chevalerie que célèbrent les charrettes, les théâtres populaires et les conteurs entretiennent et

fortifient sans doute cet état d'âme particulier. Ces braves gens vivent comme au moyen âge ; ils se comportent en vrais paladins : métier dangereux dans une société qui nivelle tous les tempéraments, qui détruit toute individualité, toute initiative.

« Le mafioso de mauvais aloi, ou malandrin, ne porte aucune livrée, continue le jeune homme, et il est d'autant plus à redouter que rien ne le distingue du commun.

« C'est un homme de bonnes manières, et son casier judiciaire est blanc comme neige. Il ne décoche pas, on ne le surprendra jamais dans une bande de voleurs nocturnes, il se gardera d'escalader le mur d'un jardin. Il ne porte point d'armes apparentes, il ne se bat même pas en duel, et il peut défier la Sicile tout entière de lui prouver qu'il a été mêlé à une rixe quelconque. S'il est pris, ce qui est fort rare, ce sera pour complicité de vol ou pour avoir soudoyé des assassins.

« Mais il spéculé sur les entreprises d'autrui, sur les amours, sur le baptême, sur la confirmation, sur les fêtes religieuses et sur le saint sacrifice de la messe. »

Il y a donc le mafioso par industrie, que nous appelons malandrin, et le mafioso par passion. Il est cependant des exceptions : on a vu quelquefois des mafiosi voleurs et brigands et aussi des brigands mafiosi. Du reste, le sens du mot *mafia* a dégénéré ; il signifiait autrefois beauté, excellence et perfection, tandis qu'aujourd'hui il est synonyme de brigandage.

On a beaucoup écrit sur la Mafia sicilienne. Nous avons entendu dire que c'était une société secrète admirablement organisée, avec de nombreux affiliés et des statuts mystérieux, puissance occulte défiant la justice, bravant les lois et enserrant la Sicile dans un réseau de fer.

Il est probable qu'au moyen âge une association de ce genre s'y était formée. Dans ce pays longtemps opprimé, en butte à toutes les exactions et à toutes les tyrannies, une conspiration secrète organisée autrefois a pu tenir en échec le pouvoir.

L'esprit de la Mafia règne cependant toujours en Sicile, mais l'esprit seulement ; c'est de l'atavisme, une résultante de l'oppression passée, et l'on peut dire en ce sens que tous les Siciliens, j'entends les gens du peuple surtout, font partie de la Mafia. C'est une solidarité intéressée qui unit d'instinct toute une classe sociale contre les lois et les pouvoirs établis. Le lien n'est pas plus apparent et continu qu'il n'est régulier.

Mais une Mafia constituée avec des adeptes, des initiés, des statuts, des chefs et des intelligences dans tout le pays, n'existe pas.

Cette survivance du moyen âge, cet état d'esprit particulier dureront longtemps encore ; c'est dans le sang et, l'on peut dire, dans les mœurs. La Mafia persistera sous des régimes qui, s'ils ne sont pas bienfaisants, ne sont plus oppresseurs.

C'est actuellement un sentiment de solidarité qui fait que chacun croit avoir

intérêt à se faire justice en dehors des lois, à s'imposer au faible ou à s'allier au plus fort et à attaquer les pouvoirs établis en échappant aux répressions légales. Cette solidarité est subie et acceptée même par les honnêtes gens de toutes les classes, qui sont terrorisés encore par le souvenir des vengeances traditionnelles que la Mafia a exercées.

Dans certaines régions pourtant, des mafiosi se sont organisés en sociétés criminelles. Ces sociétés se composent quelquefois de plusieurs groupes ennemis entre eux, mais qui sont toujours d'accord pour ne jamais divulguer les entreprises de leurs propres adversaires.

Voici comment, d'après Alongi Giuseppe, le malandrin ou mafioso de mauvais aloi fait sa carrière. Qu'il soit fermier ou garde particulier, gabelou ou ouvrier des solfatares, dès qu'un individu se montre dédaigneux des lois, qu'il a la main prompte et brutale, qu'il commet quelques délits auxquels il a réussi à assurer l'impunité, il acquiert de l'influence et des titres au respect de ses égaux. Il est vite un sujet d'attraction pour les néophytes du délit. Le voici devenu une autorité, jugeant sans appel les difficultés entre égaux et quelquefois aussi entre patrons et serviteurs. Les riches propriétaires lui confient le choix des gardiens de leurs terres, afin de le ménager.

Cet homme dès lors s'entoure de créatures qui lui sont nécessaires pour assurer et étendre son action, et voilà une association de malandrins toute formée. Vous allez voir que le crime en est la conséquence fatale.

Supposez une personne suspectée d'espionnage envers l'association, capable de faire des dénonciations à la justice ou de susciter d'autres embarras; l'unique moyen sera de s'en débarrasser.

Et cette étrange société ne travaillera pas seulement pour son propre compte, elle traitera aussi à forfait pour débarrasser quelqu'un d'un ennemi. Le prix exigé variera de 50 à 500 livres. Voici le procédé habituel employé pour commettre l'assassinat. La victime étant désignée, on tire au sort celui qui sera chargé de l'exécution, qu'on confie parfois à un novice, afin d'éprouver son courage. Celui à qui la sanglante mission est échue prend un fusil, c'est l'arme obligatoire, des mains d'un camarade, et le décharge sur la victime, qui souvent lui est inconnue. Le fusil passe aussitôt très vivement d'une main à l'autre, car les associés sont postés de distance en distance pour le recevoir, tandis que l'assassin faisant un détour arrive sur le théâtre du crime comme un simple curieux.

La Mafia de la montagne ne ressemble pas à la Mafia du littoral. Là-haut le crime est plus primitif et plus brutal: c'est le brigandage, la *grassazione*, si commune en Sardaigne, le sequestre de personnes, le vol de bestiaux, etc. Sur le littoral, le crime de sang et le vol subtil l'emportent.

Le caractère dominant du mafioso est la défiance et la dissimulation ; il affecte un air de bonhomie, il supporte patiemment l'injure ; mais qu'on prenne garde, le soir... il tuera ! Les maximes des mafiosi indiquent clairement leur état d'esprit :

A cu ti leva lu pani, levacci lu vita.

« Ote la vie à celui qui t'enlève le pain. »

— *Scupettu e mugghieri nun si 'mprestanu.*

« Fusil et femme ne se prêtent pas. »

— *Vali echiu n' amicu 'n chiazza, ra cent' unzi 'n saccu.*

« Mieux vaut un ami influent que cent onces en poche. »

— *La furca è pri lu poveru, la giustizia pri lu fissu.*

« La potence est pour le pauvre, la justice pour les imbéciles. »

— *Cu' havi dinari e amicizia teni 'ncidu la giustizia.*

« Celui qui a de l'argent et des amitiés... se moque de la justice. »

— *Zoccu nun ti apparteni nè mali, nè beni.*

« Ne dis ni mal ni bien de ce qui ne te regarde pas. »

— *Quannu ec' è lu mortu, bisogna pinsari a lu vivu.*

« Quand il y a un mort, il faut penser à aider le vivant. »

— *La tistimunanza è bona sinu a quannu nun fa mali a lu prossimu.*

« Le témoignage est bon tant qu'il ne nuit pas au prochain. »

— *Carzari, malatii e nicissità provanu lu cori di l'amici.*

« Prison, maladies et malheur éprouvent le cœur des amis. »

La Mafia, n'étant plus une association générale, qui fut organisée peut-être autrefois, nous l'avons dit, se subdivise aujourd'hui en une infinité de sociétés indépendantes les unes des autres.

Elle prend divers aspects et se mêle à tous les rapports sociaux. De là la difficulté de la juger sommairement, de donner une définition qui embrasse toutes ses manifestations, car si l'on a constaté son influence dans l'administration municipale, si elle a pénétré dans l'organisation de l'armée, si elle est mêlée aux élections, elle ne dédaigne pas des opérations de moindre importance : elle mettra son influence à servir les intérêts ou les passions de personnes qui y sont étrangères. Elle vengera un meurtre, elle châtiara, pour le compte d'une femme abandonnée, l'amant infidèle. On la voit même imposer les serviteurs et les fournisseurs à des familles nouvellement installées.



ENFANT DES VIEUX QUARTIERS.

Lorsqu'un des siens tombe au pouvoir de la justice, la Mafia met tout en œuvre pour le sauver. L'instruction est entravée et égarée par des faux témoignages, des lettres anonymes, des articles de journaux, etc.

Si l'*Fami* est envoyé devant les assises, on se procure aussitôt les noms des jurés. On leur fait savoir que l'accusé est innocent, qu'il est chargé de famille, que la prison préventive le réduit à la misère et qu'en somme il est victime des manœuvres de ses ennemis. On ajoute qu'il a de puissants amis prêts à l'aider de leur bourse et décidés à le venger au besoin, amis proches ou éloignés et prêts à tout. Il est évident que les juges se laissent convaincre par ce dernier argument. La Mafia a déjà fait des exemples terribles : des juges ont été tués au lendemain d'un verdict, en plein jour, au milieu de la ville.

Afin de ne pas être accusé d'exagération ou soupçonné de me livrer à la fantaisie, je vais emprunter quelques exemples des procédés des mafiosi mandrins à un opuscule publié à Palerme il n'y a pas longtemps, *Profili e fotografie per collezione* :

Le cavaliere Tramonte est nommé agent judiciaire de certains domaines aux environs de Palerme. Il fait une promenade en calèche pour reconnaître le terrain. C'est jour de fête. Le mafioso le surveille, tourne autour de lui, et finalement fait sa connaissance. Comme c'est jour de fête, les affaires chôment, mais la promenade du cavaliere Tramonte est une occasion toute trouvée, et une bonne affaire est faite.

Le lendemain, à la première heure, le mafioso est dans l'antichambre du cavaliere, qui, ignorant le but de sa visite, est joyeux de le recevoir. Voici notre homme debout, le béret à la main, le sourire aux lèvres. Il dit :

« Le cavaliere est-il content de l'accueil qu'il eut hier dans notre pays ? »

— Ah ! oui... mais du reste....

— Non, je désire savoir s'il a été content et s'il a été respecté.

— Mais... oui....

— Le cavaliere Tramonte a été et sera toujours respecté parmi nous. Il sera maître d'aller et venir toutes les fois que cela lui plaira, de jour, de nuit, en hiver ou en été.... Le cavaliere Tramonte sera toujours respecté dans toute la contrée,... et malheur à qui oserait le molester !... respecté toujours. Et après ceci je m'en vais et je prie Votre Excellence de me remettre quelque chose pour les jeunes gens qui l'ont respecté. »

Le cavaliere, confus, perplexe, hésite à comprendre, et, dans son trouble, offre cent liras au mafioso. L'affaire est faite. Cent liras ! Quel beau métier que celui de mafioso ! Un seul jour de fête et la simple connaissance du cavaliere Tramonte produisent cent liras.

Mais le mafioso ne raisonne pas ainsi. Il sait bien qu'il donne au cavaliero l'équivalent des cent liras par sa seule protection.

Ceci n'est pourtant qu'un maigre profit, acceptable aux jours inoccupés. Les grosses affaires se traitent autrement.

Voici un vaste domaine avec ses jardins et ses vergers dans les régions de Benfratelli et Bellia. Cette propriété serait très avantageuse pour ceux qui la possèdent, mais le mafioso y lâche ses limiers les plus féroces, et les oranges, les limons, les plantes, les arbres, les hommes et les choses, tout est en désarroi. Ce n'est encore rien, car la police ne tarde pas à recevoir des dénonciations du mafioso et vient faire des perquisitions dans la propriété, à la recherche de brigands et de batteurs d'estrade qu'on lui a signalés. Le malheureux propriétaire ne sait plus où donner de la tête, et tandis qu'il réfléchit ou prend conseil, il reçoit une lettre comminatoire avec perspective de séquestre et de graves dangers.

Alors le propriétaire arrache de son livre de comptes la page qui concerne les profits du jardin Benfratelli, les considérant comme perdus. C'est l'heure psychologique où le mafioso se présente, le chapeau à la main et le sourire aux lèvres. Il expose qu'il serait fâcheux pour la contrée de voir inculte une si belle propriété, il vient se dévouer en offrant deux cents liras de fermage et deux paniers d'olives chaque année. Le propriétaire considère ces deux cents liras comme autant de gagné, et le mafioso s'empare ainsi de dix mille liras de produits annuels.

La préoccupation d'une grosse affaire ne saurait quelquefois dispenser le mafioso du soin des plus petites.

Voici le *signore* Pareti qui vient d'acheter un jardinet et envoie un homme de son choix pour le cultiver et le garder, sans se donner la peine de consulter les satrapes de la contrée. Eh bien, en une nuit de mai, quatre ou cinq balles sifflent à ses oreilles. Une chance inouïe veut qu'il ne soit pas atteint. Au petit jour il s'enfuit et quitte sans retour la contrée. Un autre gardien choisi par la Mafia et agréé par Pareti paye dix liras au chef de la Mafia du pays sur ses quarante liras de gages.

Certains *signori* sont durs à se soumettre; ils essayent de résister à la Mafia, ils ne veulent rien payer, ils n'acceptent pas d'employés présentés par elle. Le chef de la Mafia leur adresse des lettres de menaces anonymes, et si celles-ci restent sans effet, il les dénonce à la police, les accusant de cacher la nuit des brigands dans leur jardin. Vers minuit la police fait irruption dans la propriété, la fouille dans tous les sens et la saccage. Le lendemain les récalcitrants s'aperçoivent que leur terre est plus dévastée que si un ouragan y était passé.

Le mafioso a veillé toute la nuit, mais il s'est reposé assez tard dans la

matinée près de la maison, à l'ombre d'un olivier. Il a déjeuné. Voici venir Peppe, la mine toute triste. Le mafioso sait bien pourquoi, et il lui demande :

« Qu'est-ce qu'il y a donc, compère Peppe ? »

— Il y a qu'on ne veut me laisser la paix ni nuit ni jour, il y a que j'ai perdu tout repos, et alors je viens invoquer votre secours.

— Il est probable que vous avez des torts, mais nous verrons, ... vous êtes père de tant d'enfants ! Que pouvons-nous faire ?

— Ah ! je vous en prie, faites cesser cet état de choses : vous en avez le pouvoir, je viens vous confier ma paix et ma vie.

— Tout finira en une sainte paix ; mais, vous le savez, pour pouvoir célébrer la paix il faut trois cents liras.

— Trois cents liras ! ... mieux vaut la mort que trois cents liras volées à mes pauvres enfants ! »

Le compère Peppe, qui n'a pas voulu acheter son repos et sa vie pour trois cents liras, est assassiné trois jours après.

Le lendemain du crime, le mafioso va à la messe et fait ses dévotions. Il s'apitoie ensuite, sur la place publique, au sujet de l'assassinat de Peppe et des ravages nocturnes exercés dans les jardins. La nuit même il achète à 60 p. 100 de rabais les oranges volées et prépare ses opérations commerciales à Palerme.

Il n'a pas encore fini de compter le prix des oranges, qu'il est prié de se rendre chez le principal propriétaire de la contrée, où se trouvent réunies des personnes qui ont été victimes des vols nocturnes qui affligent le pays. Le mafioso se rend à cette invitation. L'orateur de l'assemblée lui fait part des désordres qui se produisent, lui exprime les craintes des propriétaires, et ajoute qu'il serait nécessaire d'y mettre ordre, tout comme s'il était devant un questeur en personne. On engage notre mafioso à prendre en main cette affaire, on le prie d'empêcher les ravages des jardins et d'assurer la vie des gens. Le mafioso se fait prier, il hésite, mais, les propriétaires faisant le sacrifice de cinquante liras chacun, le mafioso s'engage. Il a ainsi largement bénéficié des voleurs et des volés.

La Mafia a pour complément l'*Omertà*, sentiment de la dignité personnelle poussé à l'extrême qui vous fait mettre au-dessus des lois et vous amène à résoudre toutes les difficultés par la force ou du moins en choisissant pour arbitres les personnes qui font autorité en ces questions.

L'*Omertà*, que distingue un grand esprit chevaleresque, a des points d'honneur comme le duel.

La sangu lava sangu.

« Le sang lave le sang. »

'Na stizza di sangu trubbula lu mari.

« Une goutte de sang trouble la mer. »

La grande force de l'Omerlà consiste dans le silence.

Omerlà dérive de *omeneità*, qui veut dire la qualité d'être *omu*, c'est-à-dire sérieux, ferme et fort. Avec l'Omerlà, tout auteur d'un attentat est sûr de l'impunité, la justice est paralysée ; personne ne déposant contre lui, le coupable ne peut être inquiété.

La virità si dici a lu confissuri.

« La vérité se dit au confesseur. »

La mortu è mortu e s'havi a dari ajutu a lu vivu.

« Le mort est mort, il s'agit de donner aide au vivant. »

Même parmi les gens du peuple les plus honnêtes, l'Omerlà exige qu'un individu blessé légèrement ou grièvement dans une rixe ne dénonce jamais son meurtrier, quelque insistance qu'on y puisse mettre. Il doit même renoncer à sa vengeance plutôt que de manquer à ce devoir.

On a vu fréquemment en Sicile des innocents frappés d'une condamnation garder le silence, et subir leur peine avec résignation, tandis que le vrai coupable était libre. Chose singulière, les enfants eux-mêmes ne diront jamais rien de ce qu'ils ont vu ou entendu, quoi qu'on fasse pour les intimider.

Le même parti pris de mutisme s'observe à l'occasion d'offenses ou de dommages au sujet desquels la justice pourrait donner satisfaction à la personne lésée. Les femmes elles-mêmes dans ces cas-là contiennent leur langue et deviennent silencieuses.

Et ce n'est pas seulement devant les représentants de la police que les Siciliens sont muets, mais devant tout individu investi à un degré quelconque d'une autorité civile ou militaire. Qu'un filou, par exemple, vole le mouchoir d'un passant et soit pris par un agent, les spectateurs déclareront toujours n'avoir rien vu.

La victime d'un vol portera une plainte, mais ne dira jamais qu'elle en connaît l'auteur ou sur qui portent ses soupçons.

Si un garde municipal découvrant une fraude chez un marchand de comestibles s'empare de la marchandise et veut mettre le coupable en arrestation, les témoins croiront faire une bonne œuvre en facilitant sa fuite.

Si un rocher blesse un passant, on l'aide aussitôt à s'échapper en vertu du principe : *lu mortu è mortu e s'havi a dari ajutu a lu vivu.*

Celui qui enfreint les lois de l'Omerlà n'a plus qu'à faire partie de la police s'il veut avoir quelques chances d'éviter une mort violente, et même dans ce cas il n'est jamais bien sûr de mourir dans son lit.

En 1860, le marquis Firmaturi se réfugia à Piana dei Greci. Comme les carabiniers étaient à sa poursuite et qu'il était serré de près, il entra dans la première maison venue et demanda asile à une vieille femme qui l'habitait. La pauvre vieille l'accueillit avec empressement, cacha au plus vite le cheval dans une écurie voisine, se mit en sentinelle, et comme la force armée se disposait à cerner la maison, elle favorisa la fuite du marquis, qui échappa à toutes les recherches. La vieille fut appréhendée, on la questionna avec insistance, on la menaça : elle ignorait tout, et cependant je ne sais quels indices démentaient ses paroles. Les carabiniers, irrités à la fin en présence de son mutisme, lui firent subir une espèce de torture : ses pieds furent posés sur la braise ardente. La brave femme n'avoua jamais, elle serait morte plutôt. Pourtant elle n'avait aucun intérêt à sauver le proscrit, qu'elle ne connaissait pas et dont elle ignorait même le nom. Le marquis Firmaturi devint sénateur ; il n'apprit que plus tard la conduite de cette femme et lui envoya quelque argent.

Quelle noblesse dans l'acte de cette paysanne ! Quelles vertus antiques chez ce peuple !

A ce même village de Piana dei Greci, deux hommes se battent à coups de couteau. L'un d'eux, au moment où il reçoit dans le ventre une blessure mortelle, voit arriver un carabinier. Il avertit aussitôt son adversaire. Un clignement d'œil a suffi : le blessé s'est raidi, il a boutonné sa veste, les couteaux ont disparu. Le carabinier passe tout à côté, les deux hommes s'entretiennent tranquillement de choses indifférentes. Le sang ruisselle dans le pantalon du blessé et forme comme une mare à ses pieds. Très pâle et chancelant, il fait appel à toute son énergie pour se tenir debout. Le carabinier tourne le coin de la rue, l'homme tombe comme une masse. Il est mort, mais il a tenu jusqu'au bout.

Les assistants, complices, non du meurtrier, mais des deux adversaires, ont prétendu n'avoir rien vu ; la justice n'a pu leur arracher un seul mot.

Un avocat de Palerme m'a raconté qu'il avait été récemment candidat aux élections de Piana dei Greci. Un mafioso s'était pris d'une sorte d'amitié pour lui, il venait se mettre à ses ordres, veillait à tout et devenait enfin un agent électoral très dévoué. Ce mafioso vient un jour trouver mon avocat : « Nous avons un concurrent, *signorino*, lui dit-il, voici que le sénateur *** vient poser sa candidature ici : c'est bien gênant pour nous. Mais, dites-moi : *vuliti chi l'asstutu?*... (voulez-vous que je l'éteigne ?) » Et comme l'avocat se récriait, le mafioso parut stupéfait. C'était si naturel de se débarrasser de l'adversaire, puisqu'il gênait !

Comme il demandait un jour à ce même mafioso pourquoi il était resté si longtemps en prison, celui-ci répondit : « Voilà, *signorino* : un individu m'emuyait, je le rencontraï et je le laissai là... » Quelle façon discrète de raconter un assassinat !

Il ajouta : « Je n'ai rien fait qui porte atteinte à l'honneur, *signorino*, je n'ai jamais volé, et, du reste, *Napoleone* aussi a été en prison comme moi. »

La grandeur d'âme, la générosité sauvage qui président à l'Omertà, s'affirment dans les préliminaires d'un combat singulier.

Schifusu ou *'nfami* est un sanglant outrage. On en flétrit celui qui, pour avoir raison d'un attentat quelconque, s'adresse aux magistrats. Celui à qui est adressée l'injure ne se précipite pas sur son adversaire pour l'assassiner ; non, il se jette à son cou et l'embrasse en lui mordant légèrement l'oreille, ce qui veut dire *a tirarsi*, « à mort ». L'autre en rendant le baiser et la morsure accepte le défi. Si tous deux sont armés, si *su'a cavaddu*, « s'ils sont à cheval », selon leur expression, le duel a lieu aussitôt. Dans le cas contraire, ils iront ensemble, comme si rien d'insolite n'avait lieu, se munir de leurs armes. Ils se dirigeront ensuite vers un endroit propice. Là ils établiront les distances, se planteront sur leurs jarrets, croiseront les couteaux et s'entrelarderont sans témoins.

Le duel *n'casciu*, c'est-à-dire où les coups doivent porter sur le tronc, est réservé pour les offenses graves ; le duel *n' musculu*, c'est-à-dire dans les membres, est moins sérieux.

Le combat terminé, dit Pitré, le vainqueur se baisse, embrasse toujours son adversaire, vivant ou mort, et s'en va tranquillement.

On n'a pas oublié un procès romanesque qui passionna toute l'Italie méridionale. Un sous-lieutenant du 10^e régiment d'artillerie, en garnison à Palerme, s'était épris d'une jeune fille appartenant à une noble famille sicilienne.

On trouva un jour le pauvre sous-lieutenant raide mort, appuyé contre la porte de la maison de la jeune fille, la poitrine traversée de part en part.

On soupçonna la vieille suivante de cette jeune fille d'avoir organisé un guet-apens à l'instigation de ses frères, ennemis jurés de l'officier. L'un d'eux, principal accusé, s'était battu en duel avec le sous-lieutenant, qui s'était étudié à ne point frapper le frère de celle qu'il aimait ; il passait, à tort ou à raison, pour être, à Palerme, le chef de la Mafia. Ce qui est certain, c'est que onze fois il fut sur le point d'être arrêté et que onze fois il fut sauvé par la Mafia, qui le cacha, dit-on, jusque dans la maison d'un proche parent du chef de la police.

Dans cette affaire dramatique, la Mafia et l'Omertà entravèrent l'instruction, qui dura deux années, et la connaissance en fut renvoyée de Palerme à Naples pour cause de suspicion légitime.

On se souvient aussi du commandeur Notarbartolo, qui, voyageant en chemin de fer de Palerme à Termini Imerese, fut assassiné dans son compartiment et dont le corps fut jeté sur la voie. On a supposé qu'il était victime des scandales des banques. Il avait donné sa démission pour ne pas tremper dans certaines affaires,

et aurait pu faire de très graves révélations. Eh bien, malgré la prime de 10 000 francs offerte par le gouvernement à celui qui découvrirait l'auteur du crime, celle de 5000 francs proposée par la famille et celle de 10 000 francs proposée par la Société des chemins de fer siciliens, le ou les coupables sont encore inconnus. Et si la Mafia et l'Omertà ont été intéressées à la chose, il sera impossible de jamais rien découvrir. Le fait est tout récent.

.

Nous étions à la fin d'avril et déjà le printemps semblait passé. Depuis six mois le soleil se levait chaque jour dans un ciel d'une pureté incomparable et la sécheresse était venue. Les journées radieuses enchantent, il est vrai; c'est une fête de retrouver tous les matins cette joyeuse lumière, de voir ces palais, ces basiliques, s'élever en masses ardentes dans l'azur, et de contempler ces montagnes aux croupes blondes ciselées d'ombres transparentes.

Mais à la fin on se fatigue de ce soleil toujours aveuglant dans les rues blanches, de cette uniformité lamineuse qui dure de longs mois, de ce ciel où manque le nuage, qui est la vie des espaces. On rêve aux aurores voilées et rougissantes qui percent timidement les vapeurs de nos matinées de printemps, on regrette les brumes légères qui flottent indécises dans nos vallées, égrenant des perles sur les vertes prairies. On voudrait voir quelquefois s'élever dans ce bleu implacable ces amoncellements neigeux qui montent lentement dans le ciel avant l'orage, projetant sur les plaines et sur les monts de grandes ombres mouvantes.

On voudrait revoir aussi certains ciels du soir où passent des formes monstrueuses, où s'allument des clartés fantastiques. Un instant, à l'église de San Spirito, un de ces effets m'était apparu, comme une évocation funèbre des Vêpres Siciliennes, mais pour s'évanouir presque aussitôt.

La sécheresse est donc venue, l'ardente chaleur a crevassé le sol, les champs de froment qui couvrent la Sicile se flétrissent avant de mûrir : ils ne compenseront même pas les frais de la culture.

Ce fléau vient s'ajouter à tant d'autres qui désolent ce malheureux pays ! Les immenses forêts d'oliviers huit fois séculaires, plantés par les Arabes, ont été transformées en champs de blé, qui ne suffisent plus à alimenter les trois millions d'habitants qui peuplent cette île, autrefois le grenier de Rome. Depuis que les vins ne s'exportent plus en France, on peut voir, chaque année, à l'époque des vendanges, la récolte précédente s'écouler en ruisseaux dans la mer pour faire place au vin nouveau.

On connaît peu les incroyables plaies dont souffre la Sicile. Quelques mesures cependant ont été prises. On a destitué des préfets qui, d'accord avec la Mafia, traitaient le pays comme le proconsul Verrès. On a dissous des conseils municipaux